

Julia ouvrit de grands yeux étonnés et pensifs, et, après une courte pause de réflexion :

— Pierre ? dit-elle.

— Oui, murmura Clotilde, pâle d'angoisse.

Les sourcils de Julia se contractèrent doucement : elle dressa sa tête charmante et resta quelques secondes les yeux fixés sur le plafond ; puis, avec un léger mouvement d'épaules :

— Pourquoi pas ? dit-elle d'un ton sérieux. Autant lui qu'un autre !

Clotilde laissa échapper un faible cri, et, saisissant les deux mains de sa fille :

— Tu veux ? dit-elle ; tu veux bien ? ... C'est vrai ? ... Tu me permets de lui porter cette réponse ?

— Oui. ... mais changes-en le texte ! dit Julia en riant.

— Oh ! ma chère, chère mignonne ! s'écria Clotilde, qui couvrait de baisers les mains de Julia ; mais répète-moi encore que c'est bien vrai ... que, demain, tu n'auras pas changé d'avis ?

— Non, dit fermement Julia de sa voix grave et musicale.

Elle médita un peu et reprit :

— Vraiment, il m'aime, ce grand garçon ?

— Comme un fou.

— Pauvre homme ! ... Et il attend la réponse ?

— En tremblant.

— Eh bien, va le calmer ... Nous reprendrons l'entretien demain. J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans ma tête, tu comprends, après tout ce bouleversement ; mais sois tranquille ... je suis décidée.

Quand madame de Lucan rentra chez elle, Pierre de Moras l'attendait dans le salon. Il devint fort pâle en l'apercevant.

— Pierre ! dit-elle toute haletante, embrassez moi, vous êtes mon fils ! ... Avec respect, s'il vous plaît, avec respect ! ajouta-t-elle en riant pendant qu'il l'enlevait et la serrait sur sa poitrine.

Il fit un peu plus tard la même fête à la baronne de Pers, qui avait été mandée à la hâte.

— Mon ami, lui dit la baronne, je suis ravie, ravie ... mais vous m'étouffez. Oui, oui ... c'est très-bien, mon garçon ... mais vous m'étouffez littéralement ! Réservez-vous, mon ami, réservez-vous ! ... Cette chère petite ! c'est gentil à elle, c'est très gentil ... Au fond, c'est un cœur d'or ! ... Et puis elle a bon goût aussi ... car vous êtes très-beau ! Au reste, je m'étais toujours doutée qu'au moment de couper ses cheveux, elle réfléchirait ... Il est vrai qu'elle les a admirables, pauvre enfant !

Et la baronne fondit en larmes ; puis, s'adressant au comte à travers ses sanglots :

— Vous ne serez pas malheureux non plus, vous, par parenthèse : c'est une déesse !

M. de Lucan, quoique vivement touché de ce tableau de famille et surtout de la joie de Clotilde, prenait avec plus de sangfroid cet événement inespéré. Outre qu'il se montrait en général peu prodigue d'expansions publiques, il était au fond de l'âme inquiet et triste. L'avenir de ce mariage lui semblait des plus incertains, et sa profonde amitié pour le comte s'en alarmait. Il n'avait osé lui dire, par un sentiment de délicate réserve à l'égard de Julia, tout ce qu'il pensait de ce caractère. Il essayait de repousser comme injuste et partielle l'opinion qu'il s'en était faite ; mais enfin il se rappelait l'enfant terrible qu'il avait autrefois connue, tantôt emportée comme un ouragan, tantôt pensive et enfermée dans une réserve sombre ; il se l'imaginait telle qu'on la lui avait représentée depuis, grandie, belle, ascétique ; puis il la voyait

tout à coup jetant ses voiles au vent, comme une des nonnes fantastiques de *Robert*, et rentrant dans le monde d'un pied léger : de toutes ces impressions diverses, il composait malgré lui une figure de chimère et de sphinx qu'il lui était très difficile d'allier à l'idée du bonheur domestique.

On parla en famille, pendant toute la soirée, des complications que pouvait soulever ce projet de mariage, et des moyens de les éviter. M. de Lucan entra dans ces détails avec beaucoup de bonne grâce, et déclara qu'il se prêterait de grand cœur, pour sa part, à tous les arrangements que sa belle-fille pourrait souhaiter. Cette précaution ne devait pas être inutile.

Clotilde était au convent le lendemain dès le matin. Julia, après avoir écouté avec une nonchalance un peu ironique le récit que lui fit sa mère des transports et de l'allégresse de son fiancé, prit un air plus sérieux.

— Et ton mari, dit-elle, qu'est-ce qu'il pense.

— Il est charmé, comme nous tous.

— Je vais te faire une question singulière : est-ce qu'il compte assister à notre mariage ?

— Comme tu voudras.

— Ecoute, ma bonne petite mère, ne te désole pas d'avance ... Je sens bien qu'un jour ou l'autre ce mariage doit nous réunir tous ... mais qu'on me laisse le temps de m'habituer à cette idée ... Accordez-moi quelques mois pour faire oublier l'ancienne Julia et pour l'oublier moi-même, ... n'est-ce pas, dis, tu veux bien ?

— Tout ce qui te plaira, dit Clotilde en soupirant.

— Je t'en prie ... Dis-lui que je l'en prie aussi.

— Je le lui dirai ; mais tu sais que Pierre est là ?

— Ah ! mon Dieu ! ... où donc ?

— Je l'ai laissé dans le jardin ...

— Dans le jardin ! ... quelle imprudence, ma mère ! mais ces dames vont le déchirer ... comme Orphée, car tu peux croire qu'il n'est pas en odeur de sainteté ici ...

On envoya prévenir M. de Moras, qui arriva en toute hâte. Julia se mit à rire quand il parut, ce qui facilita son entrée. Elle eut à plusieurs reprises, pendant leur entrevue, des accès de ce rire nerveux qui est si utile aux femmes dans les circonstances difficiles. Privé de cette ressource, M. de Moras se contenta de baisser timidement les belles mains de sa cousine, et manqua d'ailleurs d'éloquence ; mais ses beaux traits mâles resplendissaient, et ses grands yeux bleus étaient humides de tendresse heureuse. Il parut laisser une impression favorable.

— Je ne l'avais jamais considéré à ce point de vue, dit Julia à sa mère : il est réellement très-bien ... c'est un mari superbe.

Le mariage eut lieu trois mois plus tard sans aucun appareil et dans l'intimité. Le comte de Moras et sa jeune femme partirent le soir même pour l'Italie.

M. de Lucan avait quitté Paris deux ou trois semaines auparavant, et s'était installée au fond de la Normandie dans une ancienne résidence de sa famille, où Clotilde s'empressa de le rejoindre aussitôt après le départ de Julia.

IV

Vastville, domaine patrimonial de la famille de Lucan, est situé à peu de distance de la mer sur la côte occidentale du Finistère normand. C'est un manoir à toits élevés et à balcons de fer ouvragé, qui date du temps de Louis XIII et qui a remplacé l'ancien château, dont quelques ruines servent encore à la décoration du parc. Il se cache dans un pli de terrain très-ombragé, et une